

*Jean-Luc Moreau*

*Un Fauteuil à dormir debout*

*Illustrations d'Élodie Balandras*

Éditions Delatour France

Il était une fois un petit garçon qui s'appelait Balthazar et qui n'était content qu'à l'école. Non pas, loin de là, qu'il y fût plus sage ou plus appliqué qu'un autre, mais à l'école, voyez-vous, on s'amuse aux récréations, on a des copains et des copines, l'occupation ne manque jamais ; tandis qu'à la maison, entre une maman qui n'avait jamais fini d'épousseter et un papa toujours plongé dans la lecture de son journal, Balthazar s'ennuyait ferme.

Or voilà qu'un beau jour ses parents – qui pour n'être pas très rigolos n'en faisaient pas moins tout leur possible pour se conduire en bons parents – lui demandent comme ça, l'air de rien, et en déployant leur plus beau sourire :

– Dis-nous, fiston, pour ton anniversaire,

qu'est-ce qui pourrait bien te faire plaisir ?

– Pour mon anniversaire ?... Ce qui pourrait me faire plaisir ?... Ce serait d'avoir un petit frère.

Les parents se rembrunissent :

– Voyons, fiston, tu n'y penses pas ? On n'achète pas un petit frère comme on achète un kilo de pommes de terre... D'abord ça coûte cher, et puis ton anniversaire est dans huit jours ; quand on commande un petit frère, ça prend du temps, il y a des délais, la livraison ne se fait pas comme ça du jour au lendemain... Est-ce que tu n'aurais pas plutôt une autre idée, une idée de quelque chose qui bien sûr te ferait vraiment plaisir, mais qui malgré tout...

– Oh si ! dit Balthazar.

– À la bonne heure ! Et qu'est-ce que tu voudrais ?

– Une petite sœur.

Alors là les parents ne sont pas contents du tout :

– Petit frère ou petite sœur, disent-ils, tu devrais comprendre que c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Puisque tu n'as rien de plus raisonnable à nous dire, eh bien tant pis pour toi, nous sommes bien bêtes de te demander ton avis.

Et huit jours plus tard, crac ! ils lui offrent

une tirelire, une tirelire en forme de poire, jaune caca d'oie, avec une petite queue verte de rien du tout, complètement ridicule.

– Alors, tu es content ? demande son père.

– Ben...

– Tu ne vas pas nous dire que ce n'est pas un beau cadeau ?

– Euh...

– Tu en fais une tête, dit sa mère. Elle est pourtant superbe, cette tirelire.

– Bof...

– Comment « bof » ? Qu'est-ce que ça veut dire, « bof » ? Est-ce que c'est comme ça qu'on parle à ses parents ?

– Ah! si j'en avais eu une comme ça quand j'étais petit, dit son père, j'aurais été content,



crois-moi ! Quand je pense à tous les petits Chinois qui seraient si heureux d'avoir une tirelire et qui n'en auront peut-être jamais !... C'est bien la peine que ta pauvre mère et moi nous nous saignons aux quatre veines pour ne récolter que ton ingratitude. Après cela, ayez des enfants !...

– Oh oui ! dit Balthazar.

Mais le regard courroucé de son père l'empêcha de rien ajouter.

Trois mois plus tard, les parents de Balthazar sont toujours aussi peu rigolos : Maman époussette ; Papa lit son journal ; Balthazar s'embête à la maison...

Et puis voilà qu'un jour, les parents – qui pendant trois mois, sans en avoir l'air, se sont creusé la tête pour être autant que possible de bons parents – retrouvent leur sourire et demandent :

– Dis donc, fiston, pour ta fête, qu'est-ce qui pourrait bien te faire plaisir ?

Balthazar a de la suite dans les idées. Balthazar n'a pas changé d'avis. Ce qu'il voudrait, Balthazar, c'est toujours un petit frère ou une petite sœur. Mais Balthazar est un très gentil petit garçon. Il ne veut pas faire de peine à ses parents en leur demandant des choses impossibles.

– Ce qui me ferait très plaisir pour ma fête ? répond-il, eh bien... eh bien... ce serait d'avoir un chien.

– Un chien ! Voyez-vous ça ! se récrient les parents. Mais un chien, mon petit ami, ça coûte cher, il faut le nourrir, il faut le sortir trois fois par jour pour lui faire faire pipi... Et qu'en ferons-nous pendant les vacances ? Si nous prenons le train, il faudra payer sa place ; et les hôtels n'acceptent pas les chiens ; nous devons le faire garder et ça coûte les yeux de la tête ! Et il faudra encore le faire vacciner, payer une assurance... Écoute, nous ne demandons qu'à te faire plaisir, mais est-ce que vraiment tu n'aurais pas idée de quelque chose d'autre ?

– Oh si ! dit Balthazar, j'ai même une très bonne idée : et si nous avions une chienne ?

Cette fois-ci les parents lèvent les bras au ciel :

– Une chienne ! Pour avoir des petits ! Décidément tu te moques de nous. Si tu n'as rien de plus raisonnable à nous demander, eh bien tant pis pour toi, nous déciderons nous-mêmes.

Seulement cette fois les parents se souviennent de la drôle de tête qu'a faite Balthazar quand ils lui ont offert la tirelire. Ils se disent que tout compte fait il vaudrait

peut-être quand même mieux qu'il choisisse lui-même ce dont il a envie. Et le jour de sa fête, crac ! ils lui font cadeau de vingt-cinq euros.

– Alors tu es content ? demande son père.

– Je ne sais pas, dit Balthazar.

– Comment tu ne sais pas ?

– Ça dépend de ce que je peux acheter avec.

– Mais ce que tu veux, dit sa mère. C'est ton argent à toi, tu peux en disposer à ta guise.

– C'est vrai ? Chic alors ! Dans ce cas-là, je vais m'acheter un chien.

– Écoute, dit son père, nous n'allons pas encore une fois te répéter tout ce que nous t'avons déjà dit à propos d'un chien ; d'ailleurs, de toute façon tu ne peux pas acheter un chien avec vingt-cinq euros. En outre, ce n'est pas parce que nous te donnons de l'argent que tu dois aussitôt le jeter par les fenêtres. Il faut apprendre à économiser quand on est jeune, plus tard tu comprendras ça et tu nous remercieras de t'avoir inculqué de bons principes. Du reste, quand on a comme toi la chance de posséder une tirelire, à quoi sert-elle si l'on n'y met pas ses économies ?

– Si je comprends bien, dit Balthazar, pour

que ma tirelire serve à quelque chose, il faut que mes sous ne servent à rien...

De nouveau trois mois ont passé. Maman époussette ; Papa lit son journal ; Balthazar s'ennuie, s'ennuie, s'ennuie même tellement qu'il se met, pour tuer le temps, à faire des devoirs supplémentaires, à apprendre des leçons qui ne sont pas au programme, tant et si bien que les parents, tout contents, ont un sourire jusque là et se frottent les mains en disant :

– Quel petit garçon studieux nous avons là ! Il est sage comme une image. On ne l'entend pas. Sûr qu'à travailler comme ça il va devenir un grand savant.

Bref, ils sont tellement heureux qu'un beau jour les voilà qui demandent de nouveau à Balthazar :

– Dis-nous, fiston, pour la Saint-Charlemagne...

– La Saint-Charlemagne ?

– Mais oui, c'est la fête des écoliers. Alors puisque tu travailles si bien, tu pourrais peut-être avoir une récompense... Bien sûr, ce n'est pas encore fait, mais enfin, à tout hasard, si tu as une envie...

Balthazar se met à réfléchir. Un petit frère ? Pas possible. Une petite sœur ? Pas

question. Un chien ou une chienne ? Inutile d'insister...

– Je sais, répond-il. Ce qui me ferait vraiment très très plaisir, ce serait d'avoir un chat.

– Pour qu'il fasse ses griffes sur mon sofa, dit sa mère, merci bien !

– Alors un cochon d'Inde.

– D'Inde ou pas d'Inde, dit son père, un cochon est toujours un cochon. Est-ce que tu nous vois avec un cochon dans l'appartement ?

– Eh bien un lapin alors.

– Tu sais bien que les lapins ont la myxomatose.

– Et les poules ? Est-ce qu'elles ont la myxomatose, les



poules ?

– Non, les poules n’ont pas la myxomatose.

– Alors je voudrais une poule.

– Mais les poules ont des puces, et elles laissent des souvenirs.

Cette fois Balthazar est découragé. Il est prêt à toutes les concessions pour trouver un animal qui puisse convenir à ses parents, mais il ne sait même plus que proposer. Enfin en désespoir de cause :

– Et une souris blanche ? murmure-t-il.

Que diriez-vous d’une souris blanche ?

Il a chuchoté cela d’une si petite voix, si frêle et si désespérée que cette fois les parents n’osent pas franchement dire non. À la vérité ils ne disent pas oui non plus :

– Nous verrons ça, font-ils, nous verrons ça. D’ailleurs sais-tu bien toi-même ce que tu veux ? Un jour tu nous parles d’un chien, un autre jour d’un chat, tu changes d’avis comme de chemise, tout cela n’est pas très sérieux.

Pourtant une semaine avant la Saint-Charlemagne, les parents commencent à prendre des airs mystérieux et à multiplier les sous-entendus :

– Qui est-ce qui pourrait bien avoir une belle surprise pour la Saint-Charlemagne ? Naturellement il faut être bien sage, il faut